

MEMOIRES MINORITAIRES

Ce document est mis en ligne par l'association Mémoires minoritaires sous la licence Creative Common suivante : CC-BY-NC. Vous pouvez ainsi librement utiliser le document, à condition de l'attribuer à l'auteur.trice en citant son nom. La reproduction, la diffusion et la modification sont possibles, en revanche l'utilisation ne doit pas être commerciale. Pour plus d'information : <https://creativecommons.org/>

Pour soutenir notre initiative indépendante, merci de faire un don à l'adresse suivante : [DONNER](#)

Votre don permettra de pérenniser la libre diffusion des archives LGBTQI+. Exemple : 5 € = 1 fanzine, 10 € = 1 numéro de revue...

Nous ne sommes pas responsables des propos ou des images des documents numérisés : ceux-ci peuvent être destinés à un **public averti** et **majeur** (langage violent, images pornographiques, discussion sur des sujets sensibles, destruction du patriarcat, jets de paillettes, etc...).

Si vous êtes propriétaire d'un document numérisé, merci de nous contacter rapidement à l'adresse mail suivante : contact@memoiresminoritaires.fr . Nous retirerons le document dans les plus brefs délais et nous serons heureux.ses de discuter avec vous des modes de diffusion futurs.



arcadie

revue littéraire
et scientifique

191

seizième année

Novembre 1969

TARIF DES ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
France, Italie, Communauté Française ..	40 F	20 F
Etranger	50 F	25 F
Abonnement de soutien : 1 an : 50 F — Etranger : 60 F		
Abonnement d'Honneur : 100 F		
Le numéro : 4 F		

« Arcadie » est toujours expédié sous pli fermé

Abonnements - Correspondances - Envoi de textes

« ARCADIE »

61, rue du Château-d'Eau, Paris-10°

Chèque bancaire ou C.C.P. Paris n° 10 664-02

au nom de « ARCADIE »

*La Direction reçoit uniquement sur rendez-vous.
Les Auteurs qui sont avertis que leur texte n'est pas accepté
peuvent le reprendre à la Direction. Celle-ci décline toute
responsabilité pour les manuscrits qui lui sont confiés.
Les textes publiés engagent la seule responsabilité des Auteurs.
Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.*

Timbre pour toute correspondance.

1 F pour tout changement d'adresse

C.O.C. postbox 542. Amsterdam. Hollande.

Forbundet af 1948, Postbox 1023. Copenhague. K.

Forbundet av 1948. Postboxes 1305. Oslo. Norvège.

Riksförbundet för sexuell likaberättigande

Box 850. Stockholm. I. Suède.

Mattachine, Mission Street, 693, San Francisco, U.S.A.

One. 2256 Venice Bd. Los Angeles 6 (U.S.A.)

Janus Sty. Room 229.34 South Seventeenth St. Philadelphia 3 (U.S.A.)

Club 68. Postfach 417. Zurich 8022

C.C.L., 281, chaussée d'Ixelles, Bruxelles 5

C.O.C., 32 Oostenstraat, Anvers

« Copyright « Arcadie 1969 »

— Le Directeur A. BAUDRY - Imp. Nouvelle - ILLIERS

Dépôt légal 1969. N° 432 — Imprimé en France

ARCADIE

REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

SEIZIÈME ANNÉE

NOVEMBRE 1969

SOMMAIRE

- Les dimensions de l'Homosexualité,
du Dr JACQUES CORRAZE,
par A.C. DESMON et MAURICE BERCY 489
- Pour la révolution sexuelle nippone,
par DANIEL GUERIN 502
- Les deux étendarts, par CLAUDE SOREY 504
- La conquête de la lune, par LUCIEN FARRE 509
- Nouvelles de France, par J.P. MAURICE 513
- Impressions tunisiennes, par ADRIEN LERTAM 521
- Poème, de J.P. ROBIN 488
- THEATRE :
- Les Garçons de la Bande*, de M. CROWLEY 524
- CINÉMA :
- Le Sergent*, de J. FLYNN 527
- L'Escalier*, de S. DONEN 528
- Et si l'on faisait l'amour*, de V. CAPRIOLI 529
- LIVRES :
- L'amour au XVII^e siècle*, de C. DULONG 531
- Le tour de Jules Verne en quatre-vingts livres*,
de G. de DIESBACH 533
- La Pomme de mon Œil*, de J.P. AUMONT 534

*Je te regarde au travers de ma peine;
Je t'envisage ensommeillé,
Lié par cette nuit
A des rêves roulants
Par ta fièvre mouillés.*

*Tes draps souffrants
Tant de fois tu fouilleras,
En me cherchant...*

*Par ce parfum de toi
Qui m'est resté,
Fuyant au bout des doigts,
Nous nous retrouverons cette nuit
Au creux de notre amour.
Et je te bercerais.
Je tromperai les fièvres
En mettant à ton cou
Mes lèvres fraîches à l'air de cette nuit.*

*Je brouillerai pour toi
L'or en feu, les cuivres assourdissants
De ces délires où tu dérives.*

*Je t'aimerais tant,
Que ma vie, en toi, coulera jusqu'à l'aube,
A ce premier effleurement du jour
Où se dessinera à tes lèvres un sourire.
Tu délieras tes doigts sur le désir d'insupportables
Caresses.*

*Alors je m'enfuirai au mieux de mon sommeil.
Je garderai pour toi notre union.
Et dans le lit désert,
Je fermerai mes poings,
Contre les quelques heures
A gagner la fin de cette nuit...*

JEAN-PAUL ROBIN.

LES DIMENSIONS DE L'HOMOSEXUALITÉ

du Dr JACQUES CORRAZE.

— I —

« Il me paraît qu'il est aujourd'hui possible d'envisager l'homosexualité du point de vue scientifique, ce qui ne veut pas dire que nous accédons à une connaissance parfaite et définitive, mais qu'une attitude objective s'offre à nous. »

Cette phrase résume parfaitement le projet du Dr Jacques Corraze, dans son ouvrage *Les dimensions de l'Homosexualité* paru il y a déjà près d'un an (1). C'est que l'homosexualité éveille en chaque homme tellement de résonances, affectives ou morales, qu'il est difficile d'en faire une approche objective. Jusqu'au cœur du XIX siècle, médecins aussi bien que moralistes ont éludé le problème, se contentant d'assimiler hâtivement ce comportement tantôt à une manifestation pathologique, tantôt à un vice ou à une dépravation morale. Lorsque plus tard les homosexuels allemands voulurent faire reconnaître par la société la spécificité du fait homosexuel, ils se livrèrent plus à un plaidoyer, par ailleurs largement tributaire du contexte culturel, qu'à une authentique démarche scientifique. De nos jours encore lorsqu'un savant veut aborder ce problème avec honnêteté, il doit se garder de ses réactions personnelles ou trop hostiles ou trop favorables, et surtout prendre l'exacte mesure de cette réprobation diffuse, à forte tonalité émotive, que les siècles passés nous ont léguée et dont notre société est loin d'être encore délivrée.

(1) *Les dimensions de l'Homosexualité*, par Jacques Corraze. Edouard Privat, Editeur, Bibliothèque de Psychologie. Prix : 20 F.

Tous ces obstacles sur le chemin de l'objectivité, Jacques Corraze les analyse afin de mieux y échapper. Non pas qu'il prétende, pour autant, accéder, en ce domaine, à la froide impassibilité du savant face au monde minéral ou au monde végétal. Bien au contraire il rappelle et il souligne la dimension humaine de l'homosexualité, véritable « constante de l'anthropologie », qui fait qu'aucun observateur ne peut prétendre être étranger ou indifférent à cette conduite. Face à l'homosexualité la réaction de chacun est ambiguë et jamais dépourvue de subjectivité, mais c'est justement la mise en lumière de ce trouble et son analyse qui pourront le mieux nous conduire au sens profond de l'homosexualité, et finalement nous permettre de nous mieux connaître nous-mêmes.

« L'homosexualité étant une orientation de toute histoire humaine qui souvent se forge contre elle, ce qui peut dans les cas extrêmes la refermer sur l'aliénation mentale, contribue à nous donner une idée plus complète de notre propre existence » (2).

L'ouvrage de J. Corraze ne s'appuie pas, comme c'est souvent le cas dans ces sortes d'études, sur l'observation directe et systématique d'une population homosexuelle donnée. Seules quelques notations personnelles sont mentionnées, çà et là, mais sans qu'elles donnent lieu à une exploitation méthodique. L'auteur puise, en fait, l'essentiel de sa documentation dans les ouvrages déjà parus, le plus souvent anglo-saxons ou allemands, documentation au demeurant fort abondante et qui constitue en elle-même une somme précieuse. Mais il en résulte aussi l'impression que l'homosexualité, et surtout les homosexuels, sont vus à travers les livres et que la description qu'on en donne, soit au travers d'analyses statistiques toujours un peu froides, et sinon déformantes du moins ridiculisantes, soit par le biais de cas individuels rapportés souvent par des auteurs étrangers, n'est pas toujours le reflet parfaitement fidèle de la façon de vivre des homosexuels français d'aujourd'hui. Les fantasmes changent avec les époques, et sans doute serait-il plus difficile qu'il y a un siècle de trouver des homosexuels qui prétendent s'identifier en tout à une femme, de même que la nostalgie du couple hétérosexuel paraît de moins en moins hanter les esprits à une époque où l'on se plaît à dénoncer l'échec de l'amour conjugal. Certes, l'auteur a aperçu la diversité et la variabilité des relations

(2) Op. cité p. 11.

homosexuelles, mais peut-être ne s'est-il pas assez défié des classifications d'école. Mis à part les invertis, les pédérastes, les éphébofiles ou les gérontophiles, reste la masse la plus importante de ceux qui, se sentant hommes et se voulant hommes, recherchent leur plaisir avec d'autres hommes, sans que les modalités de ce plaisir, quelles qu'elles soient, dépassent l'importance d'un rôle passager et très généralement interchangeable. Encore faudrait-il aussi parler du grand nombre de jeunes qui, avec naturel et désinvolture, passent tour à tour d'un sexe à l'autre, comme si le « principe de plaisir », finalement triomphant, avait renversé toutes les barrières culturelles.

Mais cet académisme de la description, que je n'oserais tout de même pas qualifier de livresque, est largement compensé par la rigueur méthodique à laquelle s'astreint l'auteur et par quoi son ouvrage apparaît comme véritablement novateur. Refusant la simple compilation, J. Corraze s'efforce, à propos de chaque théorie, d'en démontrer le mécanisme logique, d'en faire apparaître les implications, et éventuellement d'en dénoncer les failles. Il en vient ainsi, et, à ma connaissance, pour la première fois, à esquisser une histoire de la pensée scientifique de l'homosexualité, qui, outre l'intérêt qu'elle présente en elle-même, a l'avantage d'écarter définitivement un certain nombre de problèmes et de fausses solutions.

Les premiers auteurs, allemands pour la plupart (Ulrichs, Westphal, Krafft-Ebing), qui tentèrent, dans la seconde moitié du XIX^e siècle, une approche scientifique du fait homosexuel restèrent trop tributaires de la description que les homosexuels, désireux de se faire admettre par la société, donnaient d'eux-mêmes. Ceux-ci, voulant échapper à la double condamnation des hommes de loi et des médecins, prétendaient que l'homosexualité n'était pas « acquise » mais « innée », qu'elle n'était pas un fait de « culture » mais un fait de « nature » et qu'en conséquence les homosexuels n'étaient ni à guérir ni à punir mais seulement à admettre tels quels. Malheureusement les médecins, retenant la thèse de l'origine naturelle de l'homosexualité, en conclurent qu'elle était une anomalie, résultant d'une dégénérescence congénitale, et qu'il fallait que la société la subisse comme elle subissait les autres dégénérescences. Pris à leur propre piège, les homosexuels n'échappaient à la condamnation légale que pour être classés parmi les dégénérés. C'est alors que le concept de *bi-sexualité* parut permettre de sortir de cette alternative.

L'idée de la bi-sexualité qui a, de tout temps, hanté les mythologies et que l'existence d'hermaphrodites paraît illustrer, est la croyance en la co-existence, en tout être humain, des principes masculin et féminin, l'un supplantant généralement l'autre, mais les deux pouvant aussi bien parfois se manifester simultanément à des niveaux divers. Dans le cas de l'homosexualité (3) il y aurait non-coïncidence entre le sexe anatomique et le sexe biologique profond qui serait le seul véritable : tel homme, apparemment normalement constitué, serait en réalité psychiquement et biologiquement une femme. Malheureusement lorsque l'on tente de donner un fondement scientifique valable à cette notion de sexe biologique on est obligé de reculer toujours plus les limites de l'investigation. En fait, vouloir donner à l'homosexualité une justification biologique est une tentative vouée à l'échec, puisque biologiquement parlant, le « sens » de la sexualité est la reproduction de l'espèce et que, considérée sous cet aspect, l'homosexualité apparaît nécessairement, sinon comme une aberration des instincts, du moins comme un comportement dénué de sens.

« Rapportée aux mœurs l'homosexualité est vice, rapportée à la nature elle débouche fatalement sur le pathologique comme une aberration des instincts. La biologie prend à leur propre piège les homosexuels qui se voulaient fait de nature » (4).

Affirmer la dimension exclusivement organique de l'homosexualité reposait à la fois sur une illusion et sur un contresens : illusion de croire que le concept de bi-sexualité puisse fonder une théorie scientifique alors que son origine mythique dénonce assez son caractère analogique (il n'est jamais que la projection dans l'univers mystérieux du biologique d'une certaine image que les homosexuels se font d'eux-mêmes à une époque donnée); erreur de méconnaître la dimension culturelle de l'homosexualité : celle-ci, en effet, n'est pas imposée aux hommes, toute armée, par les lois d'un déterminisme aveugle et immuable; bien au contraire, ses manifestations, ses rapports avec la société, sa signification profonde varient d'une époque à l'autre, et même d'un individu à l'autre. En un mot, elle

(3) « C'est Magnus Hirschfeld qui reste dans l'histoire de l'homosexualité le plus caractéristique de la théorie de la bi-sexualité. Op. cité p. 39.

(4) Op. cité p. 44.

est une « conduite » et peut être considérée, en quelque sorte, comme une *solution* apportée par l'individu à un conflit interne ou à une exigence d'adaptation. Autant dire que « seule la psychologie peut en rendre compte » (5).

C'est à Freud que revient le mérite d'avoir révélé la dimension psychologique de l'homosexualité et de s'être placé, pour en rendre compte, dans une perspective résolument psychogénétique. Ce qui importe pour lui ce ne sont ni les caractéristiques sexuelles physiques des individus, ni même leurs caractéristiques sexuelles mentales, mais bien plutôt le choix qu'ils ont de l'objet sexuel, c'est-à-dire l'analyse de leurs désirs ou de leurs répulsions. Récupérant la notion de bi-sexualité, il la transpose du sujet à l'objet et découvre qu'à une certaine époque de sa vie chaque individu choisit pour objet sexuel un partenaire du même sexe. Mais ce qui est phase transitoire pour les uns est phase ultime pour les autres. Autant dire que le choix de l'objet sexuel est lié à l'histoire de l'individu, c'est-à-dire aux conflits qu'il a à résoudre, aux obstacles qu'il a à surmonter pour s'adapter à la société. A pousser cette idée jusqu'à la limite, on en viendrait vite à affirmer que l'homosexualité a une origine purement culturelle : en un sens les homosexuels seraient ce que la société les a faits. Mais Freud ne va pas jusque-là : il demeure toujours soucieux au contraire de rappeler la dimension biologique de l'homosexualité en même temps qu'il démontre sa dimension psychologique. Il en arrive, par là, à apporter une solution originale à l'opposition Nature-Culture.

La psychanalyse, en récupérant l'histoire inconsciente du psychisme de l'individu, rend compte, après coup, de ce qui s'est produit — il est devenu, par exemple, homosexuel — mais ne peut démontrer que ce qui s'est produit était justement la seule voie possible pour lui. Aucune synthèse déductive ne vient couronner et achever la réduction analytique. Autrement dit, on ne peut jamais savoir pourquoi tel individu, en présence d'obstacles et de conflits qui sont, somme toute, communs à tous les hommes, a choisi justement l'homosexualité pour y répondre. C'est dans ce « résidu », qui fait finalement pencher la balance, que Freud situe le rôle du biologique. Il y aurait des constitutions qui prédisposeraient à l'homosexualité, sans que celles-ci agissent vraiment comme des causes déterminantes.

(5) Op. cité p. 45.

Il faudrait parler de limites ou d'inertie plutôt que de causes agissantes.

« C'est en fait le psychologique qui va déterminer les points d'action des facteurs constitutionnels et c'est au long des étapes du développement, mises à jour par la psychanalyse, que nous allons les voir jouer. C'est au psychisme à préciser au biologique ses points d'impact (6). »

Peut-être faut-il regretter que chez Freud cette dimension biologique, qui demeure, somme toute, primordiale puisque c'est elle qui a le dernier mot (les différentes influences accidentelles ne suffisent pas à rendre compte de l'homosexualité, il faut faire intervenir une disposition individuelle) soit définie de façon vague et obscure. Freud a-t-il été trop timide et trop tributaire de son époque en faisant au biologique la part trop belle et en reculant devant la dimension purement culturelle de l'homosexualité? Ou bien doit-on espérer que les progrès de la science révéleront un jour en quoi consiste cette prédisposition organique à l'homosexualité?

**

Outre cette approche scientifique, aussi rigoureuse et aussi exhaustive que possible, du fait homosexuel, l'ouvrage du Dr Jacques Corraze présente l'intérêt d'exposer de façon claire et complète les théories de Freud sur l'homosexualité, travail précieux et remarquable pour qui connaît la complexité et la diversité des écrits freudiens sur ce sujet. Il ne saurait être question ici de résumer, sous peine de les simplifier grossièrement, toutes les circonstances et toutes les étapes de la psychogénèse de l'homosexualité. Je voudrais seulement évoquer un problème, à mes yeux primordial, qui est celui des rapports de l'homosexualité avec la névrose.

En cette seconde moitié du XX^e siècle, aussi bien qu'il y a cent ans, les homosexuels sont soucieux de ne pas être pris pour des malades. Certes il n'est plus question de les assimiler à des dégénérés ou de faire de leur comportement sexuel la manifestation annexe d'une psychose. Mais Freud a souligné maintes fois le caractère névropathique de l'homosexualité. Ce caractère est-il inévitable ou bien la conjonction de l'homosexualité et de la névrose est-elle occa-

(6) Op. cité p. 56.

sionnelle? Autrement dit un homosexuel peut-il prétendre être équilibré et vivre en pleine harmonie avec lui-même, sinon toujours avec son entourage? On sait en effet, que cette revendication de l'équilibre, de l'épanouissement de soi-même dans l'acceptation de sa propre homosexualité, est finalement bien plus importante que la reconnaissance par la société de la minorité homosexuelle. Certes l'épanouissement individuel est largement tributaire de l'acceptation du milieu, mais tout passe d'abord par l'acceptation de sa propre image et par l'invention d'un *modus vivendi* faisant leur part aux contraintes extérieures.

J. Corraze pose nettement « le problème de l'existence d'une homosexualité comme mono-symptôme, de sa présence au sein d'une personne par ailleurs dépourvue de symptômes névrotiques » (7) et à la question « cette homosexualité « normale », que Gide revendiqua comme sienne, existe-t-elle, ou est-elle une prétention de pervers pour se faire admettre par la société? » (7) il répond, s'appuyant sur les conclusions de E. Hooker (8), « je pense en effet, si l'on s'en tient aux cadres nosologiques de la psychiatrie, qu'il existe, en proportion rare il est vrai, une homosexualité mono-symptomatique » (7), ce qui en langage vulgaire peut se traduire par une homosexualité « normale ». La réponse est prudente certes, mais elle est positive, et c'est bien là l'essentiel. L'homosexualité est la réponse que s'invente un individu pour faire face à des situations conflictuelles rencontrées au cours de son développement, mais cette réponse « anormale » au regard des normes sociales, n'entraîne pas forcément pour lui une perturbation de sa personnalité toute entière.

D'autres problèmes soulevés par J. Corraze, d'autres réponses apportées par lui mériteraient d'être rapportées ici, et longuement analysées. C'est que cet important livre n'est pas, comme c'est trop souvent le cas, un livre de vulgarisation se contentant de rapporter plus ou moins bien les études antérieures. Il est lui-même un livre de recherche faisant avancer la connaissance scientifique de l'homosexualité. Se gardant aussi bien de condamner que de prendre la défense des homosexuels, il s'attache seulement à comprendre leur comportement, désirant par là faire pro-

(7) Op. cité p. 224.

(8) *The problem of homosexuality in modern society.*

gresser la science certes, mais aussi, finalement, mieux comprendre l'homme tout entier.

Je terminerai par l'évocation d'un point particulier : J. Corraze cite « Le Club des Pays Latins » et la revue « Arcadie » lorsqu'il oppose les « cercles » homosexuels où l'on « s'efforce de donner vie à des modèles et une dimension sociale à l'homosexualité » aux bars, restaurants, ou autres lieux de rencontre où les homosexuels vont chercher un partenaire (9). Le club d'Arcadie appartient évidemment au premier modèle, mais il en résulterait, selon l'auteur, que des relations sexuelles entre ses membres seraient pratiquement prohibées, un peu comme elles le sont entre les membres d'une même famille. Il cite pour illustrer son propos, R. de Becker (10) d'après lequel l'un des reproches que l'on adresse fréquemment au Club des Pays Latins est « qu'il ne s'y passe rien ». Ce serait peut-être le lieu de rappeler à l'auteur qu'il ne faut pas toujours se fier au « discours » des homosexuels. Certes la promiscuité sexuelle, c'est-à-dire la rencontre immédiate en vue d'un plaisir furtif et généralement anonyme, n'est pas, loin de là, l'idéal recherché au Club des Pays Latins, mais il y a loin de l'extrême facilité à l'extrême sévérité. Vouloir favoriser entre les membres du même Club les rapports de respect mutuel et d'amitié n'exclut pas pour autant la possibilité de liaisons sexuelles passagères ou durables. Ou bien doit-on conclure que le respect des convenances que s'imposent les hétérosexuels dans les salons, les bars, les dancings inhibent en eux toute pulsion sexuelle ou toute possibilité de la faire reconnaître par un partenaire éventuel?

De même l'utilisation du terme « homophile » (11) ne signifie pas que l'on renonce au désir sexuel le plus authentique mais seulement que l'on se refuse à s'identifier avec ce seul désir. Vouloir mettre en harmonie ses désirs, reconnus et acceptés comme tels avec ses sentiments et toute sa personnalité, c'est cela être homophile.

A.C. DESMON.

(9) Op. cité p. 126.

(10) *L'Erotisme d'en face* (Pauvert, éd.), p. 230.

(11) Op. cité p. 125.

— II —

L'auteur ne me paraît pas avoir choisi un excellent titre, ni revu les épreuves typographiques avec suffisamment de soin (1), mais il a le mérite d'avoir essayé de faire le point de l'état des connaissances actuelles sur l'homosexualité et de proposer des conclusions prudentes et nuancées, marquées du sceau de l'objectivité scientifique. En un domaine où la science est encore bien tâonnante et sur des problèmes où la subjectivité de chacun se donne si souvent libre cours, on ne peut trop louer ce genre de qualités. En principe elles devraient aller de soi, mais combien d'ouvrages ont pourtant paru sur cette question, dont la démarche se voulait scientifique et qui finalement, en fait de preuves, n'apportaient que celles d'un terrible esclavage de l'auteur par rapport à son milieu culturel et aux préjugés de celui-ci.

Le livre de J. Corraze est un travail fait dans la tradition universitaire, utilisant de nombreuses sources dont les références figurent dans les traditionnelles notes au bas des pages, rédigé dans le style à la fois neutre et précis qui est de règle dans ce genre d'ouvrages. Il a la particularité de ne pas être encombré des innombrables « observations » cliniques de cas individuels qui foisonnent généralement dans les ouvrages de ce type et qui, chez certains auteurs, paraissent traduire une sorte de fuite devant les difficultés que présente une véritable synthèse. Il fait appel bien entendu au vocabulaire habituel de la psychanalyse, mais reste très abordable pour un profane si celui-ci veut bien faire l'effort nécessaire. Trop d'ouvrages, même de vulgarisation, n'ont pas les lecteurs qu'ils méritent parce que ceux-ci s'effraient trop vite de quelques mots techniques dont ils trouveraient pourtant bien facilement la définition dans un dictionnaire spécialisé. Je n'oserais conseiller l'achat du livre de J. Corraze au premier venu et dire

(1) On trouve ainsi des négations incomplètes : « ... l'hétérosexualité qui, pas davantage qu'elle, échappe à l'ordre culturel » (p. 34), « En aucune façon le sort de l'homosexualité latente est à lier à celui de la bisexualité biologique » (p. 217); des mots mis à la place des autres : « intervenir » au lieu d'intervertir (p. 150), « excréation » au lieu d'excrétion (p. 175)... et je n'ai pas fait le relevé des simples fautes d'orthographe.

qu'il se lit comme un roman, mais il n'est nullement réservé à un public de spécialistes.

Après avoir rappelé l'attitude de ces médecins qui ne voulaient voir en l'homosexualité qu'une maladie ou un vice, l'auteur fait la critique des théories qui cherchent à l'expliquer par des facteurs purement organiques et constitutionnels. Ceux-ci peuvent la favoriser, mais ne la déterminent pas de manière absolue. L'homosexualité n'est pas inscrite d'avance dans la constitution biologique et n'a donc pas un caractère inné. Les tentatives faites pour prouver le contraire, études sur les jumeaux, les chromosomes ou les hormones, paraissent effectivement peu convaincantes. Quant aux statistiques anthropométriques tendant à prouver que l'homosexuel n'a pas le même « gabarit » physique que les autres, leurs résultats paraissent plutôt dérisoires (p. 88).

Bref, la constitution biologique qui nous est donnée à la naissance joue sans doute un rôle, mais ne saurait tout expliquer à elle seule.

L'étude des comportements homosexuels va permettre de dépasser cette première conclusion. Je passe sur le caractère parfois comique des statistiques concernant les différentes techniques utilisées dans les rapports sexuels (p. 94 sq). L'important est de constater la variabilité et la *fluidité* de ces techniques et le mélange fréquent des comportements homo et hétérosexuels chez un même individu (changement de « dominante » à un moment de son existence, homosexuels mariés et pères de famille, homosexualité de circonstance, etc...). Ces remarques nous enseignent qu'il faut toujours se méfier des classifications trop tranchées. La division de l'humanité en deux groupes opposés, les homosexuels d'un côté, les hétérosexuels de l'autre, correspond sans doute à une réalité d'ordre *culturel*, mais pas à un fait de nature. Elle résulte des interdictions portées par la société contre l'homosexualité. Dans la réalité les limites sont loin d'être aussi précises, et on oublie trop qu'entre le noir et le blanc il y a toute la gamme des gris qui permet de passer de l'un à l'autre insensiblement. En supposant que la répression sociale s'atténue, cette gamme se nuancera et se diversifiera à l'infini. En tous cas l'étude des comportements (qu'il faut distinguer de la personnalité profonde) montre qu'homo et hétérosexualité sont souvent plus mêlées qu'on ne le croit, et je pense que l'expérience de ceux d'entre nous qui ne limitent pas leurs contacts au milieu strictement homosexuel confirmera ces affirmations.

J'ai plus d'une fois été surpris de constater avec quelle relative facilité des gens dont la personnalité n'est nullement homosexuelle se livraient cependant à des comportements de cette nature lorsque leur éducation ne les avait pas affligés d'un surmoi trop répressif, lorsque les circonstances les assuraient de l'anonymat ou du secret, lorsque ce comportement pouvait passer pour un jeu plutôt que pour une manifestation avérée d'homosexualité, etc... (2). Les catégories de Kinsey (3) avaient déjà le grand mérite d'attirer l'attention sur cette réalité. Sans doute n'y a-t-il pas une « bonne » et une « mauvaise » manière de résoudre le complexe d'Œdipe, mais mille et une façons diverses qui aboutissent à cette gamme variée de comportements.

Cette même fluidité se retrouve dans la classification des catégories d'homosexuels, et la plus mauvaise manière de les distinguer serait de se fonder sur des notions telles que *passivité/activité* et sur le rôle joué dans les rapports sexuels. Rien n'est plus fréquemment interchangeable; en fait nous sommes en ce domaine souvent victimes d'un stéréotype qui consiste à concevoir le couple homosexuel sur le modèle des autres couples et comme s'il en était une sorte de copie. En revanche on peut définir avec une certaine précision quelques types de personnalités homosexuelles, comme les pédérastes qui « *aspirent à tirer du néant des êtres qu'ils modèleraient eux-mêmes* » (p. 131), ou les invertis qui « *cherchent le regard d'autrui* », dont ils ont besoin pour se sentir exister. Mais là encore que de nuances entre ces extrêmes!

La recherche des causes de l'homosexualité ne peut évidemment se faire sans de constantes références à l'œuvre de Freud, au point qu'on a quelquefois l'impression que

(2) Il semble que ce soit le mot beaucoup plus que la chose qui fasse peur à certains. L'inconscient de chacun a volontiers recours à une sorte de faux monnayage qui consiste à ranger dans une autre catégorie mentale, ou à ne pas nommer, ou à nommer d'un autre nom ce que la conscience autrement répréhendrait. Ainsi se trouvent tournées certaines interdictions... et satisfaites à la fois les envies défendues et la nécessité de conserver sa bonne conscience.

(3) Il distingue les groupes suivants : hétérosexuels purs, comportement homosexuel accidentel, comportement homosexuel plus qu'accidentel, activité homo et hétérosexuelle sensiblement égales, activité homosexuelle prédominante, activité exceptionnellement hétérosexuelle, activité purement homosexuelle.

depuis cinquante ans les psychologues ne font que figurer ses découvertes. Le chapitre consacré à la genèse de l'homosexualité s'en inspire souvent étroitement. Après quelques pages qui montrent que l'homosexualité animale elle aussi s'explique autant par des facteurs externes (rapports de soumission et défense contre une agression ou une frustration, phénomène d'« imprinting ») que par des facteurs constitutionnels, J. Corraze étudie le rôle du narcissisme et du complexe de castration, expliquant l'intérêt porté au phallus par l'homosexuel. Quant au complexe d'Œdipe, il constitue assurément le nœud décisif à partir duquel va s'opérer l'orientation homosexuelle ou hétérosexuelle du garçon. Selon la façon dont vont s'établir les relations avec la mère on pourra aboutir à différents types d'homosexuels, pédérastes qui « *recherchent des adolescents qui leur ressemblent et qu'ils veulent aimer comme leur mère les a aimés eux-mêmes* (4), ou invertis « *s'identifiant à la mère pour conserver le père comme objet d'amour* ». Dans de très nombreux cas l'homosexualité naît dans un contexte familial où la mère est hyperprotectrice et le père effacé. On lira aussi avec intérêt ce que l'auteur dit du rôle possible du frère aîné (p. 190), des expériences de l'adolescence, qui ne permettent guère un diagnostic sûr quant à l'orientation future de la personnalité, enfin du rôle minime joué par la séduction d'un adolescent par un adulte (p. 203).

En résumé l'homosexualité se situerait « *au point de convergence de trois niveaux, biologique, psychique et culturel* ». Le premier n'est guère connu, le troisième est du ressort de la sociologie. Reste le second, avec lequel ce livre permet de nous familiariser. S'il n'apporte pas de révélations sensationnelles, il a au moins le mérite de se placer à mon avis dans une perspective juste, qui doit guider quiconque s'intéresse à l'homme en tant qu'individu, et selon laquelle « *notre devenir est toujours commandé (à la fois) par le patrimoine héréditaire et par les acquisitions de la vie* » (5).

On verra quelle différence sépare un ouvrage à but scien-

(4) Freud : *Trois Essais sur la sexualité*. Payot, p. 168 (cité par J. Corraze).

(5) Thure von Uexhüll : *La médecine psychosomatique*. Coll. Idées, p. 41. Voir dans le même ouvrage le rapport que l'auteur souligne entre les idéologies politiques et le fait de mettre l'accent sur l'un ou sur l'autre de ces deux facteurs.

tifique comme celui-ci et un travail de journaliste comme celui de Dallayrac. Dois-je avouer que ce dernier, pour sympathique qu'il me soit, m'apporte en définitive beaucoup moins de satisfaction et me paraît souffrir de la comparaison? On me dira qu'il faut comparer ce qui est comparable et que les perspectives sont bien différentes. Disons alors si vous voulez que les deux ouvrages peuvent se compléter utilement.

Je ne voudrais pas terminer ce compte rendu sans signaler encore quelques vues intéressantes, quoiqu'elles ne convaincront sans doute pas tout le monde, sur une relation possible entre le « vagabondage » sexuel de beaucoup d'entre nous et un désir masochiste latent (p. 121 sq), ou sur l'interprétation de l'homosexualité « virile » comme une réaction contre un penchant refoulé vers une homosexualité féminine qui fait peur (p. 146); un passage de l'introduction mérite aussi de nous faire réfléchir : est-ce qu'une certaine littérature homosexuelle n'aboutit pas quelquefois, contre le gré de ses auteurs et contre l'opinion courante que nous en avons, à renforcer le public dans sa condamnation de l'homosexualité? Sur les fondements psychologiques de cette hostilité J. Corraze n'apporte malheureusement guère de précisions; il est vrai que ce serait l'objet d'un ouvrage tout entier de psycho-sociologie. On trouvera tout de même quelques remarques inspirées de Freud sur cette espèce de « jalousie secrète » de ceux qui ont dû refouler ce qu'on leur a appris à considérer comme des perversions indignes d'un civilisé. Intolérance et répugnance sont d'autant plus grandes qu'on est soi-même exposé à la tentation, et ce que l'on condamne le plus violemment chez autrui, c'est ce qui couve en soi-même et que l'on refuse de reconnaître. Les ennemis que l'on poursuit avec le plus d'acharnement chez les autres sont d'abord des ennemis intérieurs dont on pressent confusément la présence en soi-même.

MAURICE BERCY.

POUR LA RÉVOLUTION SEXUELLE

NIPPONE

Vivant si loin du Japon, je ne puis me rendre compte de la façon dont le problème de la libération sexuelle se pose dans votre beau pays.

Mais j'imagine que les Japonais ne sont pas différents des autres hommes, que le puissant instinct vital les habite comme il hante tous les humains, comme il affole tout le règne animal.

Je devine également qu'au Japon comme ailleurs une lutte violente est engagée entre cet instinct irréprensible et les préjugés séculaires qui ont emprisonné la chair, bâillonné les organes sexuels, empêché le libre épanouissement de l'individu. Chez vous comme chez nous, nul doute que la liberté sexuelle ne soit en train de triompher des anciens tabous.

Mais êtes-vous, mais sommes-nous, *vraiment* libérés? Récemment, au cours d'un débat, en Belgique, à Bruxelles, je hasardais l'idée qu'aujourd'hui, enfin, mes jeunes auditeurs avaient fait leur révolution sexuelle. Une tempête de protestations a accueilli cette déclaration. Non! Non! ont crié ces jeunes gens et ces jeunes filles qui, sans doute, s'estiment encore mal libérés dans leurs amours — ou mal affranchis des préjugés séculaires.

Il y a donc encore un combat à mener contre tout ce qui continue à entraver le libre défoulement du flux vital, du *mana* des Mélanésiens, où prédomine la composante sexuelle.

Un combat d'assainissement et, si j'ose dire, de moralisation, qui, si nous le menons à bien, nous procurera à tous la santé, l'équilibre, la joie de vivre, qui renverra au musée des reliques du passé les névroses, les solitudes désespérées, les désirs fous sans exutoire, la convoitise démente des corps inaccessibles, en même temps que la jalousie, la méchanceté, le fiel.

Mais, amis Japonais, je suis sûr que vous y prenez garde : après avoir conquis cette liberté-là, il vous reste, il nous reste, à faire l'apprentissage de son emploi. L'impétuosité formidable de l'appétit charnel est capable de renverser des montagnes. Sous peine de tout dévaster, elle requiert une autodiscipline. Les relations sociales, entre autres, ne devraient pas être subordonnées ou même sacrifiées aux rapports purement charnels. La camaraderie au couchage. La vraie fraternité socialiste, où la promiscuité charnelle se conjugue avec l'émulation et le désintéressement révolutionnaires, est quelque chose de plus noble, de plus précieux et de plus fécond que l'orgie.

Osons tout, goûtons sans la moindre gêne à tout, mais en respectant notre adorable prochain. Aimons érotiquement, artistiquement, mais non pas goulûment, mais non pas égoïstement.

Ne sacrifions pas la révolution sociale à la seule révolution sexuelle. Que l'une épaulé l'autre. Baisons en même temps que nous militons. Car, en définitive, les deux révolutions ne sont qu'une seule et même, et chacune à sa façon se propose d'affranchir l'homme.

Pendant les journées révolutionnaires de mai 1968 en France, les étudiants écrivaient sur les murs : *Plus je fais la révolution, plus j'ai envie de faire l'amour.*

DANIEL GUERIN.

CZANARA

Album de 50 dessins

— 45 F —

(plus port)

— 503 —

LES DEUX ÉTENDARDS

par CLAUDE SOREY.

Sous une plume autrement autorisée que la mienne, *Arcadie* a déjà rendu compte de ces deux romans, ou récits, du point de vue de leurs qualités littéraires. N'y revenons pas. Je m'autorise seulement de leur parution simultanée, ou presque, pour en faire un rapprochement qui illustre bien deux perspectives de l'homophilie d'aujourd'hui, et peut-être de toujours : intégration ou contestation (1).

Les « héros » de J.L. Bory — qui le sont si peu! — sont, autant qu'il est possible, *intégrés*. Certes, dans une société restreinte (encore?), ce petit monde de Saint-Germain-des-Prés, libraires, journalistes, éditeurs, tenanciers de galeries plus ou moins artistiques... dont les préjugés et les coutumes, pour être aussi réels que partout, ne sont évidemment pas (encore?) ceux de toute la société française. Monde qui joue au vrai monde, aussi, plutôt qu'il n'en fait partie, dont les relations sont toujours douteuses, la noblesse en ruine, et les respectables gouvernantes d'anciennes maquerelles plus ou moins bien blanchies. Mais monde, enfin, qui par l'art, le snobisme et les communications de masses, prétend imposer ses modèles au reste de la société, et y parvient sur certains plans. Combien de lecteurs, lisant dans *Le Nouvel Observateur* les chroniques de J.L. Bory (puisque l'auteur, nous dit la prière d'insérer, se solidarise de ses personnages), en auront épousé les jugements esthétiques, qui n'adhèrent pas pour autant à sa morale. On voit les limites de l'intégration sociale des personnages du livre : assurée dans leur propre milieu, elle ne l'est ailleurs qu'au titre, imaginaire, d'un livre que la critique tient pour bon, et qui se vend. Mais c'est à l'intérieur de leur milieu qu'il faut se tenir ici.

(1) J.L. Bory : *La peau des zèbres*. — Ch. Rochefort : *Printemps au parking*.

Pour en mieux assurer l'intégration, J.L. Bory a fait de ses personnages des êtres assez médiocres : ceux-là même que nous rencontrons tous les jours. Non dénués d'intelligence — et parfois la plus destructrice — ni toujours de caractère, mais plus souvent veules, arrivistes plutôt qu'ambitieux : aussi anodins que possible. Comme ce couple entre deux âges dont l'épouse, à la fin d'une représentation de *l'Escalier*, dirait à son mari : « Mais c'est tout à fait nous! », le lecteur, quel que soit son bord, peut aisément s'y reconnaître. Et c'est justement là qu'il convient d'insister. Rien ne sépare plus les homophiles que décrit J.L. Bory de n'importe quel personnage de Françoise Sagan, réputé « normal » : liaisons prolongées et publiques, accord des familles, scènes, raccommodements, ruptures : tout y devient des plus classique et pourrait figurer sur n'importe quelle scène de boulevard. Bon théâtre d'ailleurs, études de caractères, portraits psychologiques... mais où la *singularité*, comme dirait Lucie Faure, s'estompe peu à peu.

Comme les autres, alors, parmi les autres? Est-ce là, clairement manifesté, et demain partout rendu possible, cet idéal si souvent proclamé d'*Arcadie*? C'est ici, disons le tout net, que le bât blesse. Si ce grand appareil des sentiments amoureux : coup de foudre ou passions longtemps couvées, jalousies, désespoirs lents à guérir, nouvelles passions... ne se justifiait pas d'ordinaire par la fondation d'unions stables et l'élevage d'enfants qui perpétuent l'espèce, ils paraîtraient fort inutile et, du point de vue même des individus, bien du temps perdu. Entre les homophiles « intégrés » de J.L. Bory (y compris celui qui ne l'est qu'à demi mais soumet ses enfants à une étrange éducation) et ceux que la société considère comme ses membres adultes et à part entière, il y a toute la distance, précisément, des personnages de Françoise Sagan à de véritables personnes : êtres légers, sans racines véritables, dont la seule excuse — combien provisoire — est la jeunesse, et que l'âge rend manifestement ce qu'ils étaient : des parasites. Les rigueurs d'un engagement public, et normalement irréversible; les charges de famille, et les responsabilités qu'elles confèrent — ou devraient conférer — tout cela donne au jeu des sentiments amoureux dits « normaux » le sérieux et le poids que la société attend de ses membres. En leur absence, il faut que d'autres éléments viennent lester le jeu tout subjectifs des passions : des talents, un travail accompli en commun, des épreuves surmontées ensemble, une longue

fidélité, parfois quelque œuvre singulière... De tout cela, les personnages de J.L. Bory sont fort dépourvus; et c'est pourquoi il ne leur est donné, quoi qu'en dise leur auteur qui se voudrait moraliste sévère, d'accomplir qu'une imitation du libertinage, et non celle de l'amour.

L'amour-unique et qui ne s'imite pas — voilà tout au contraire le lot de deux héros (le mot convient ici) de Christiane Rochefort. On connaît les têtes de turcs favorites de cet écrivain : la société de consommation, les communications de masses, l'urbanisme des grands ensembles, bref, tout ce qui fait de la société d'aujourd'hui, aux yeux de certains, une grande entreprise d'abâtissement, d'amoin-drissement, d'abaissement. La thèse est ici, comme dans *Le Repos du Guerrier*, que la passion peut délivrer du conformisme. Mais les sens, à la différence du premier ouvrage, n'y ont qu'un rôle secondaire. Il est d'ailleurs remarquable à quel point la pudeur caractérise ces deux écrivains de qualité, alors que tant d'obscénité s'étale dans la littérature médiocre (il y a certes des exceptions...).

Voilà le point important. Dans une société qui tolère désormais, non l'homophilie, mais les homophiles (« l'homosexualité est interdite, sauf aux homosexuels »), les héros de Christiane Rochefort doivent être « normaux ». Le seul homophile « professionnel » est d'ailleurs, des personnages importants du livre, le seul qui soit dépeint sans tendresse : un chemisier de luxe déguisé en grand bourgeois. C'est aussi, pourtant, le premier qui verra clairement la passion naissante des autres.

Comment transgresser encore la loi, dans cette société qui « récupère » tout? En devenant la proie, à la fois sujet et objet, d'un amour proprement scandaleux parce qu'il va, non seulement contre la nature (cela, nous dit J.L. Bory, est désormais admis) mais contre sa propre nature, celle de l'individu et non celle de l'espèce. Révélant ainsi la véritable essence de l'amour, qui est transgression, folie et mise en question radicale de l'ordre social établi. Il faut que le héros de Christiane Rochefort soit un mineur; il faut qu'il quitte sa famille et son grand ensemble de banlieue — groupe et espace symboliques de l'ordre — qu'il rencontre et surmonte diverses tentations (devenir voleur, gigolo, etc.), qui sont autant d'autres propositions malhonnêtes que la même société lui fait (des « statuts » et des « rôles »), pour enfin découvrir dans la passion pour un

adulte de son sexe, en premier lieu le caractère intrinsèquement répressif de cette société, qui n'était d'abord que pressenti, puis l'explosif capable de tout faire sauter.

L'acide capable de tout corroder serait d'ailleurs plus juste, et c'est l'image même dont l'auteur se sert, aux dernières pages, lorsqu'elle montre le libéré se faire libérateur en détruisant l'instrument principal de l'abrutissement, ces antennes de télévision contre laquelle il s'était au départ révolté : le *geste* est devenu entre temps une *action* révolutionnaire.

Christiane Rochefort rejoint ainsi Marcuse, Reich, Bataille, et tant d'autres théoriciens de la libération par le Désir. Non ce désir appauvri et finalement conformiste des libertins d'aujourd'hui, quels que soient leurs goûts érotiques, mais cette dialectique infinie dont parle Hegel, cette puissance sans limites qui est, dans l'homme, le jaillissement même de l'enfance et de la vie; puissance que sans cesse la répression sociale travaille à recouvrer, à canaliser, à refouler, à dénaturer, et qui jaillit, dès que l'occasion lui en est donnée, pour contester cette société et pour la transformer. L'auteur ne nous dit d'ailleurs pas si cette transformation est effectivement possible, si une société non répressive est concevable, ou pas de société du tout. Il lui suffit d'avoir montré, sous la pellicule solidifiée du conformisme, le courant de lave en fusion qu'une passion si scandaleuse, et à ses héros mêmes, est venue tout à coup découvrir.

*
**

On a compris pourquoi les héros de Christiane Rochefort ne sont homophiles que par accident : il s'agit d'établir par cette transgression *radicale* le caractère scandaleux de toute vraie passion. Il va sans dire que nul n'est incapable de vivre cette passion; ou du moins, que ce n'est pas le fait d'éprouver, habituellement ou non, du désir pour les êtres de son propre sexe qui peut empêcher d'y accéder. J'ai souligné ailleurs (2) que l'homophile pouvait être, en outre, plus et mieux capable que d'autres de percevoir, d'expérience, la nature répressive de la société.

Voici donc, comme dans la méditation ignatienne, les deux étendards sous lesquels l'homophile peut s'engager. Ce qu'il faut ajouter pour achever le parallèle entre les deux ouvrages, c'est que les personnages de Ch. Rochefort

(2) *Arcadie*, n° 178.

iront peut-être jusqu'au bout de leur chemin, alors que ceux de J.L. Bory, déjà plus âgés, en restent aux prémisses du leur. *Printemps au parking*, c'est le récit d'une initiation, du passage de la révolte immédiate (le geste) à la médiation révolutionnaire (l'action).

L'étendard de la révolte, en effet, n'a de valeur que pour autant qu'il conduit les francs-tireurs à rejoindre une armée, dotée d'une stratégie ordonnée, raisonnable, en vue de transformer la société. Dans l'illumination soudaine d'une éclatante passion, les héros franchissent ici en quelques jours ce qu'une réflexion souterraine met parfois des années à parcourir : toute la distance qui va d'une expérience privée à un engagement public, et du sexuel au politique.

Ayant choisi (?) la route inverse, celle de l'intégration ou du conformisme, l'illusion des personnages de *La peau des zèbres* est de croire qu'on peut s'accomplir dans l'immédiat, arriver aussitôt que parti. Or, dépourvus du poids dont les autres sont lestés, notamment de ce lent dépouillement de soi en d'autres soi-mêmes que sont le mariage et la paternité, ils demeurent des sortes de ludions nageant entre deux eaux. D'où leur histoire, celle indéfiniment réitérée des affections qui tiennent en servitude, faute de déboucher sur quoi que ce soit d'autre qu'elles-mêmes. Ce sont autant de disques rayés dont l'aiguille parcourt toujours le même sillon. Combien, homophiles ou non, sont dans la société d'aujourd'hui préparés à être autre chose? Combien, prêts à passer du sentiment subi à la compréhension, à la connaissance de la société et de soi-même qui seule pourrait les conduire — nous conduire — à la liberté?

CLAUDE SOREY.

LA CONQUÊTE DE LA LUNE

Ne nous y trompons pas. Ce n'est pas parce qu'il y a de plus en plus de films osés, de pièces de théâtre où les gens font l'amour sur scène, de livres et de photos pornographiques, ce n'est pas parce que la publicité se sert de plus en plus de nus provocants des deux sexes — et même d'enfants — que la société et la morale bourgeoises ont rendu les armes. Au contraire, il faut un bouc émissaire et l'homosexualité fera bien l'affaire. On le voit déjà dans la recrudescence des maladies vénériennes, dont on accuse les homosexuels, alors que de par leur constitution anatomique, c'est chez eux que le dépistage est le plus facile!

J'ai sous les yeux un témoignage particulièrement effarant de cette morale bourgeoise. Vous avez pu le lire comme moi. Il s'agit de cette femme, professeur de lettres dans un lycée qui fut condamnée à un an de prison avec sursis pour avoir séduit un adolescent de dix-sept ans (*sic*) et se suicide.

Et il s'agit là d'amours « naturelles », « normales ». Qu'aurait-ce été si l'adolescent avait été séduit par un professeur « homme »! Il en aurait eu pour dix ans de baigne je suppose.

C'est pour cela qu'il ne faut pas abandonner notre combat pour la liberté sexuelle — qui intéresse autant les homo que les hétéro sexuels — mais le poursuivre avec acharnement, en attaquant nos détracteurs et en battant sur leur propre terrain, ceux qui nous condamnent au nom de la nature, de la morale, de la société, de la religion!

Or, trois faits essentiels, d'une importance inouïe sont apparus dans notre société.

Ces trois faits sont :

- La reconnaissance quasi officielle par tous les pays de la contraception.
- La greffe d'un cœur vivant.
- La conquête de la lune.

En quoi ces trois événements concernent-ils l'homosexualité?

Ils concernent l'homosexualité parce qu'ils sont chacun à leur façon une démonstration éclatante de la déroute de nos détracteurs. Ils montrent d'une manière évidente :

1° — Que le propre de l'homme, sa caractéristique essentielle, sa « nature », est non pas de suivre la Nature naturelle, comme un âne suit la carotte, mais bien de vaincre cette Nature première, de la dépasser. Le propre de l'homme est de chercher à voir l'invisible, de connaître l'inconnaissable, de créer l'incrédible.

Qui osera soutenir que la contraception, la conquête lunaire, la greffe cardiaque sont des manifestations « naturelles »? Ou alors qu'est-ce que la nature? Il est bien évident que la nature ne comprend pas seulement tout ce qui est, mais aussi, tout ce qui est possible — et l'amour, l'amitié ou seulement le plaisir entre hommes sont des choses possibles et comme telles, naturelles, beaucoup plus naturelles que les guerres, les famines, les prisons ou les justices qui elles, n'ont jamais été accusées d'être contre nature, pas même l'inquisition, pas même les camps de concentration, ou certaines techniques policières qui ont cours dans toutes les polices du globe.

2° — Qu'il y a une évolution de la morale — Qu'on ne peut plus considérer la morale comme une chose figée pour les siècles des siècles, comme une chose intangible qu'aucune critique ne peut atteindre, et insensible aux progrès des sciences, à l'évolution des peuples — au sens de l'histoire qui nous montre ici et là, que le bien peut devenir mal et le mal devenir bien, le permis défendu et le défendu permis — le fait de prendre un cœur et de le greffer, encore vivant, dans la poitrine d'un autre — le fait de séparer chez une femme la fonction sexuelle de la fonction génitale — en court-circuitant les ovaires, dans le but unique de la laisser libre de sa jouissance — posent un problème moral et social autrement plus grave que pose le monsieur surpris avec un autre dans une pissotière. Car ces deux-là n'engagent que leurs propres avenir, alors que la contraception engage l'avenir de la race humaine toute entière.

Enfin — ce à quoi personne semble n'avoir réfléchi — le fait de choisir délibérément la conquête de l'espace — au lieu de secourir les malades, les infirmes et les affamés, le fait de dépenser des milliards de dollars dans la conquête de la lune, au lieu de créer de nouveaux hôpitaux, des centres de recherches, des écoles en Afrique, en

Asie, en Amérique Latine — ou simplement de résoudre aux U.S.A. mêmes le problème noir — pose des problèmes moraux infiniment plus graves que celui que pose le vieux monsieur qui donne 200 francs à un gamin qui se prostitue. Car ceux qui ont choisi la lune portent la responsabilité de la faim, de la misère et de la mort de millions d'êtres humains, qu'ils pouvaient secourir et qu'ils n'ont pas secourus. Il y a aussi des crimes par omission et tout médecin serait condamné pour n'avoir pas porté secours à personne en danger de mort, alors qu'il le savait et qu'il le pouvait! Alors, que les gens qui d'un côté nous condamnent au nom de la morale — et d'un autre côté applaudissent à grands cris à la conquête lunaire, se taisent, car ils sont aussi des assassins.

3° — Qu'il y a aussi — c'est évident — une évolution de la société. Certes les gens applaudissent à la conquête lunaire, à la greffe du cœur au lieu d'applaudir aux jeux du cirque — mais ils ont la même indifférence, voire la même curiosité, pour la souffrance d'autrui. Et, en ce sens, tout autant qu'elles sont immorales, la greffe cardiaque, comme la conquête lunaire sont anti-sociales (certainement plus anti-sociales qu'un attentat à la pudeur ou un détournement de mineur). Pourquoi? D'abord, je me répète, parce qu'il est anti-social de dépenser pour quelques personnes des sommes qui pourraient faire le bonheur de millions d'êtres humains — ensuite parce qu'au lieu de créer un peu plus d'égalité entre les êtres, entre les sociétés, entre les nations, la conquête lunaire, comme la greffe cardiaque, ne feront que creuser davantage le fossé, entre ceux qui peuvent se le permettre et ceux qui ne peuvent pas, entre les pauvres gens et les riches, entre les petites nations et les états puissants. Enfin — et c'est le plus grave — qui ne voit que, sous des dehors pacifiques, la conquête lunaire peut du jour au lendemain se transformer en une immense entreprise de guerre? Qui ne voit que les maîtres de la lune seront très vite les maîtres de la terre, avec tout ce que cela représente d'esclavage, de révoltes et de répressions? Alors que — et dussé-je faire rire un grand nombre de gens — l'homosexualité a toujours été et sera toujours un élément de concorde entre les hommes, un élément d'amour et de compréhension réciproque, j'irais dire presque un élément de charité chrétienne, comme le montre si bien Rilke, dans son commentaire de la légende de saint Julien l'Hospitalier (in « Cahiers de Malt Laurids Brigge »).

Et, si deux adolescents ne se sont pas entretenus dans un trou d'obus, c'est parce que l'un avait les yeux bleus et l'autre des fossettes aux joues. (De cela aussi, on peut en rire, mais cela fait quand même deux morts en moins.) Il est inique, injuste et imbécile de condamner comme un acte anti-social, un acte basé sur l'amour ou sur l'amitié ou même simplement sur le plaisir réciproque, ce plaisir précisément que la loi sur la contraception vient de reconnaître comme valeur sociale!

Et c'est sur ce dernier point que nous concluons. Jusqu'à présent, étaient considérées comme a-sociaux et punis comme tels, toutes les manifestations sexuelles qui n'avaient pas la reproduction comme fin. A partir du moment où l'on accepte comme fin socialement valable, le plaisir sans la reproduction, toutes ces condamnations tombent à l'eau. On ne peut simultanément, si l'on a un tant soi peu de logique dans la cervelle, accepter la contraception et flétrir l'homosexualité, qui en est l'une des formes les plus anciennes et les moins dangereuses, en tout cas des plus « naturelles » puisque ne faisant appel à aucun médicament !

Ainsi donc les trois événements majeurs de ces dernières années : contraception, greffe cardiaque et conquête de la lune (honne soit qui mal y pense), peuvent être considérés comme une victoire d'*Arcadie*.

LUCIEN FARRE.

QUENTIN CRISP

FONCTIONNAIRE DU NU

« La confession d'un prince des homophiles »

Ed. Robert Laffont — 302 p. — 18,10 F

NOUVELLES DE FRANCE

(N° 4 — Juin à octobre 1969)

par J.P. MAURICE.

EN PASSANT PAR LA LORRAINE.

— Bonjour, cousins. Ces vacances se sont-elles bien passées?

« Question rituelle et polie mais stupide, allez-vous grommeler dans vos barbouzes. Comme si les vacances pouvaient se passer autrement que bien!...

Hélas! Pour certains, elles furent tragiques. J'ai senti passer le frisson des grandes catastrophes lorsque j'ai lu ces titres de *L'Est Républicain* (18-6-1969) sur cinq colonnes à la une : « Ballets bleus et prostitution d'enfants à Nancy — vingt-cinq inculpations — seize personnes écrouées. » La suite ne devait pas tarder à confirmer mes plus sombres pressentiments : « C'est la première fois, en vingt-cinq années d'enquête, que je découvre des faits aussi répugnants... Le pire c'est de voir tant d'enfants contaminés... Comment l'ont-ils été? Les premières rencontres eurent lieu; dans l'ordre (*sic*), au cinéma, dans une piscine, dans les autobus. On leur a offert, en certains cas, de l'argent de poche, quelquefois des bonbons; on leur a promis des voyages... » déclare l'officier de police principal du S.R.P.J. de Nancy, et cette menace à peine voilée : « Cette enquête n'est pas terminée. Si nous allons jusqu'au bout, nous en avons encore pour deux ans de procédure... » Combien cela représente-t-il de détention préventive?

(1) « La détention préventive », qui était jusqu'ici la règle, sera désormais l'exception et la liberté provisoire, qui était jusqu'ici l'exception, sera désormais la règle, nous avez-vous promis. Nous prenons acte et nous prenons date.

En fait, tout a commencé en 1967 lorsqu'un jeune inspecteur de la brigade des mineurs s'aperçut que l'un de ses protégés, âgé de seize ans, « glissait de façon lente mais progressive vers le vice » (journaliste dixit). Interrogé, l'adolescent avoua ses « relations coupables » avec un « inverti notoire », maître d'hôtel de cinquante ans qui, non content d'avoir initié le jeune garçon, l'avait envoyé à Paris pour se prostituer, encaissant 2 000 F en quinze jours!...

Le pot aux roses était découvert, si j'ose ainsi m'exprimer. Une longue enquête commençait qui devait dévoiler de scandaleuses « parties » en des lieux de débauche se situant tant à Metz qu'à Nancy, à Jarville ou à Bouxières-aux-Dames (que l'on songe d'ailleurs à débaptiser).

A partir de là, le folliculaire de service s'en donne à cœur joie d'adjectifs puisés dans le vocabulaire d'Adolphe d'Ennery et, ce qui est plus grave et même parfaitement odieux, n'hésite pas à dévoiler l'identité et le curriculum vitæ de tous les inculpés, allant jusqu'à citer leurs ridicules surnoms avec je ne sais quelle jubilation intérieure : la Grosse Pâtissière, la Reine d'Espagne, la Mère Nono, l'Allumeur...

Que l'on veuille bien ne pas se méprendre sur mon indignation! Je ne songe pas un instant à justifier, bien moins encore à excuser de telles pratiques; je ne perds pas mon temps à défendre l'indéfendable; je ne nie pas que la Société ait le devoir de protéger l'enfance et le droit de sanctionner de tels faits... Mais aussi : je m'efforce d'être objectif par nature et prudent par expérience. Les choses ne se passent pas toujours exactement de la façon dont la presse l'expose. Les « victimes » ne sont pas toujours innocentes comme l'agneau qui vient de naître mais consentantes, voire aguichantes...

Et puis, ne doit-on pas penser aussi aux victimes innocentes, aux familles qui subissent indirectement les contre-coups du scandale? Le jugement ne doit-il pas tenir compte, dans ces attendus et dans sa condamnation, des conséquences prévisibles en même temps que de la nécessité de la punition infligée, de l'indispensable réparation envers la victime et du besoin de rédemption du coupable? Les victimes elles-mêmes ne sont-elles pas souvent salies par la boue autant sinon plus que le coupable?

C'est pour toutes ces raisons que nous revendiquons non la loi du bâillon pour la presse mais la décence et la pudeur dans ce genre d'affaires, c'est-à-dire le tact et le huis clos.

Et dans cette affaire de Nancy, où les victimes sont des enfants, est-il de leur intérêt, de celui de leurs parents, de voir ainsi leurs turpitudes étalées au grand jour? Ne pourrait-on pas leur éviter cet inutile supplice? Qui peut affirmer que la curiosité malsaine ne compromettra pas leur avenir, ne les poursuivra pas durant toute leur existence, les précipitant dans l'enfer de la suspicion?

Et puis enfin :

*« Ah! n'insultez jamais une femme qui tombe,
Qui sait sous quel fardeau la pauvre âme succombe? »*

Je ne veux pas, moi, tomber dans le travers de notre époque qui consiste à réserver sa pitié à MM. les Assassins de préférence aux pauvres victimes. Mais tenter d'analyser, de comprendre, cela ne veut pas nécessairement dire justifier ou excuser. De même que les circonstances atténuantes ne sont pas le pardon.

JUSTICE CONTESTEE.

Cestas ou le problème de la garde de enfants.
Russier ou le drame de la détention préventive.
Deveaux ou la tragédie de l'erreur judiciaire...

... et ce n'est pas fini! Nous en sommes encore à recevoir les retombées radio-actives de l'affaire J.M. Deveaux qu'un journaliste déterre déjà une autre « erreur » dans le Nord avec Pierre Vaneck. A l'heure actuelle, un prisonnier sur trois purge une peine de prison préventive. Et s'il est innocent? Eh bien, s'il est innocent — et en admettant que l'on s'en aperçoive au bout de l'instruction — il sera remis en liberté avec quelques vagues excuses proférées du bout des lèvres par Madame l'Administration. Des indemnités de réparation? Vous plaisantez? Qu'il prenne bien garde, au contraire, de ne pas manifester trop véhémentement son indignation sinon il retournera en prison sous l'inculpation d'outrage à magistrat.

A l'heure actuelle, en France, nous n'en sommes plus à l'Inquisition ni à la Bastille mais nous en sommes encore à la Lettre de cachet, ou presque, et nous en sommes souvent les premières victimes car la réprobation de nos mœurs est telle que les châtiments qui nous sont infligés, aussi sévères soient-ils, trouvent toujours dans l'opinion publique un écho favorable. Ainsi, nous avons non seule-

ment le droit de nous préoccuper des problèmes concernant la Justice, parce que, comme dit (si bien) le poète latin : « rien de ce qui est homme ne nous est étranger », mais nous en avons aussi le devoir en tant qu'intéressés, parce que tout homophile est un condamné en sursis aux yeux de la loi...

A quelque chose, malheur est bon. Le malaise judiciaire aura du moins permis de poser les problèmes. D'un peu partout des voix sans cesse plus nombreuses s'élèvent pour dénoncer les abus et flétrir les excès : et c'est Marcel Haedrych qui, dans son bulletin de 12 h 25 à Europe I, pose la question : « La justice française doit-elle uniquement réprimer et châtier ou bien d'abord protéger, surveiller ensuite, aider et reclasser ? », et c'est Jean Ferniot, qui dans sa chronique de 8 heures à R.T.L., plaide pour une justice rénovée à visage plus humain, rejette le « délit de sale gueule » dont nous fimes si souvent les frais, avoue que certains magistrats préfèrent laisser un innocent en prison plutôt que de laisser échapper un coupable ; et c'est Jean-Marie Deveaux lui-même qui a les honneurs de « Panorama » le 2-10-1969 et qui nous parle d'une voix d'outre-tombe de « la lune en liberté » et de sa première rosée matinale au bout de huit ans de détention « par erreur » ; et c'est, enfin et surtout, plusieurs interviews radio-télévisées de M. René Pleven, Garde des Sceaux.

Oh, Monsieur le Ministre, il y a peu de chances pour que vous entendiez ma faible voix mais cependant, même si je crie dans le désert à seule fin de soulager ma conscience, puisque l'acquittement de J.-M. Deveaux va accélérer, nous avez-vous promis, votre projet de réforme judiciaire, puisque vous semblez plein de bonne volonté, puisque l'on reparle de libertés individuelles, de respect des droits de l'homme, de l'habeas corpus, ce titre de gloire de la justice anglaise, de suppression de la détention préventive (1), de libération conditionnelle et de sursis, puisque, enfin, les juristes, y compris les Arcadiens, hélas ! restent désespérément et maussadement muets, laissez-moi, Monsieur le Ministre, vous dire ceci :

Non, ce n'est pas la faute à Dagobert si le monde est à l'envers ! C'est la faute des hommes ! Mea Culpa ! C'est votre faute, Monsieur le Ministre ! Alors, je vous en supplie, ne décevez pas notre espérance, faites que votre réforme ne soit pas une « réformette », une montagne accouchant d'une souris comme l'Education Nationale nous

y a habitués, ne considérez plus que tout citoyen — et plus particulièrement tout homophile — est un présumé coupable, admettez au contraire, que tout citoyen — même s'il est homophile — est un présumé innocent tant qu'il n'aura pas avoué sans contrainte excessive ou tant qu'il n'y aura pas témoignage ou preuves formelles à son encontre. Plus de détention préventive surtout ! Foin des délits d'opinion, des procès d'intention ou des jugements téméraires ! Justice égale pour tous ! Même pour nous, homophiles, qui réclamons le droit à une défense plus forte et plus compréhensive ! Assez de ces suspects vite accommodés en coupables sous la pression d'une opinion publique en surchauffe, une « gueule qui ne me revient pas » ou de « drôles de mœurs » au regard d'une morale format courant !

LE DROIT A L'AMOUR.

De tous les cas de conscience qui se sont présentés durant cet été fertile en péripéties, c'est évidemment le drame vécu par Gabrielle Russier et son navrant aboutissement qui s'impose car, à travers lui, c'est le droit à l'amour, c'est le problème des relations mineurs-majeurs, c'est la conception même du rôle du pédagogue, c'est une certaine liberté sexuelle... et c'est aussi, une fois de plus, l'influence de l'opinion publique et des idées reçues, le rôle de la presse et surtout le problème de la « justice injuste » (comme disait le triste héros de Cestas) qui sont remis en cause.

Doit-on juger et condamner Gabrielle Russier parce qu'à trente-cinq ans, divorcée, mère de jumeaux de dix ans, elle aimait un adolescent de dix-sept ans qui avait l'air d'un homme... ou bien parce que, professeur, elle a trahi sa mission et la confiance des parents?... A-t-elle répondu par son suicide?... Mais le châtiment qu'elle s'est infligé et celui que s'appropriait à lui infliger la justice des hommes (condamnation — appel à minima après détention préventive aux Baumettes, au milieu des prostituées et des voleuses — conseil de discipline et révocation probable) n'étaient-ils pas disproportionnés à sa faute?... N'est-il pas ridicule et barbare de répondre du délit si grave de « détournement et séquestration de mineur » lorsque ledit mineur est un garçon consentant qui va atteindre dix-huit ans ?

La morale que l'on peut en tirer nous est fournie — une fois n'est pas coutume — par la presse dite du cœur (on

le porte de plus en plus bas) qui écrit : « Ce procès nous semble d'un autre âge... On a un peu l'impression que la vieille société bourgeoise a fait payer les folies de toute une génération et, à cause de cela, nous en avons un peu honte! » et qui conclue : « La loi qui est faite pour protéger les individus devient haïssable quand elle les détruit » (*Ici-Paris*, 9-15, IX, 69).

Plus important, très important, insolite, unique, la réponse du Président de la République à l'étrange question de Jean-Michel Boyer : « ... Comprenne qui voudra, moi, mon remords, ce fut la victime raisonnable au regard d'enfant perdu, celle qui ressemble aux morts qui sont morts pour être aimés. »

Evidemment à première vue, cela paraît assez abscons. Mais si l'on se souvient que ce problème fut écrit par Eluard au lendemain de la Libération en réparation aux « femmes tondues » collaboratrices parallèles des Allemands (il y avait du courage à prendre leur défense à cette époque) et figure dans l'anthologie de la poésie française dressée par M. Georges Pompidou et éditée par Hachette; si l'on se rappelle le contexte :

« *Comprenne qui voudra,
Moi, mon remords ce fut,
La malheureuse qui resta sur le pavé
La victime raisonnable à la robe déchirée
Au regard d'enfant perdu
Découronnée, défigurée,
Celle qui resesmble aux morts qui sont morts pour être
[aimés.*

alors, tout s'éclaircit par la pitié et l'indulgence.

PARADIS OU ENFER ARTIFICIEL?

Le problème de la jeunesse et de son mal de vivre, celui des réprouvés, celui de la justice se sont trouvés posés tous trois ensemble par le biais des affaires de drogue.

L'opinion publique française, douillette et chloroformée, a eu son réveil cruel et brutal en découvrant soudain que sa jeunesse, *quel que soit son milieu social*, n'était pas à l'abri de l'épidémie mondiale de toxicomanie et que de mystérieux émissaires hippies ont initié pêle-mêle ouvrier et bourgeois sur les plages estivales (complot international ou astuce démoniaque de trafiquants désireux de se créer une « clientèle »?).

Le bilan est lourd : une jeune morte à Bandol, par abus de mescaline, une jeune morte à La Ciotat par piqûre à l'héroïne, le champion belge Van Steenberghe compromis, quarante oisifs arrêtés à Biarritz, quatre revendeurs de haschisch à Nîmes, deux cabarets fermés à Aix-en-Provence, des pilules anti-conceptionnelles contenant des stupéfiants à Nancy, nombreuses rafles à Paris dans les Milieux « Hippies », découverte d'un réseau au collège municipal d'Apt (Vaucluse).

Si bien que, les moyens audio-visuels et la presse écrite mobilisés, l'opinion alertée, on a tendance, à l'heure actuelle et toute vapeur renversée, à passer d'un extrême à l'autre et à aller trop loin. Quelques bons esprits s'interrogent : en parlant trop de la drogue ne va-t-on pas à l'encontre des buts recherchés? ne fait-on pas, consciemment ou non, de la publicité en sa faveur? ne donne-t-on pas, par psychose collective, envie d'y goûter-

« Non, s'écrie André Cayatte qui vient de tourner *Les Chemins de Katmandou* à la frontière de l'Inde et du Népal, quand on voit la connerie des hommes politiques on peut tout redouter mais il serait quand même étonnant que la censure interdise mon film. J'ai montré ce que j'ai vu au Népal : c'est une vérité documentaire... Si les gens continuent à être tenus dans l'ignorance à cause d'une censure bête, on va être submergé, en France, par un problème qui sera presque insoluble, il faut que les jeunes soient informés des conséquences affreuses de la drogue, qu'ils sachent à quelle déchéance cela peut les mener... S'il y a un incendie et que j'apporte un seau d'eau, il serait totalement idiot qu'on vérifie mes papiers avant, l'important c'est que je jette d'abord le seau d'eau » (*Pariscope*, n° 73).

Mais me direz-vous, vous-même n'en parlez-vous pas? et de quel droit? et dans quel but? en quoi cela concerne-t-il l'homophilie?

Homophiles, citoyens, soldats, contribuables, souvent aussi pères de famille... comment ne nous sentirions-nous pas concernés? Quand comprendra-t-on enfin que nous n'avons pas une place à part dans la cité mais que nous sommes celui ou celle que vous croisez chaque matin, votre voisin ou votre voisine de palier?

Je partage l'avis de Jean Laborde (*L'Aurore*) : nous avons tous une responsabilité morale. Ces jeunes veulent « faire comme tout le monde » seulement, au lieu de se

contenter d'une « gauloise » fumée en cachette dans les cabinets, comme nous avons tous fait, ils se « chargent » de marijuana... ce qui ne les empêche pas, soit dit en passant, d'être sobres par ailleurs et de préférer le coca au vin clair.

« Ils savent que la drogue fait partie de l'arsenal familial des beatnicks. Pourquoi n'y goûteraient-ils pas, puisque leurs idoles le font? » (Jean Laborde).

Il y a là une tragique contagion par le mauvais exemple.

Il y a aussi un romantique et irrésistible besoin d'évasion. Parce que notre monde moderne est trop moche. Soyez certains que les jeunes homophiles, en tant que membre d'une minorité traquée, y sont plus sensibilisés que les autres! Et nous ne nous préoccupons pas de leur sort?

En voulez-vous la preuve? Voilà: « Dans une villa, temple de la débauche, où avaient lieu des haschisch-parties se terminant par des orgies sexuelles... on a appréhendé notamment un garçon de dix-sept ans qui, pour se payer sa dose quotidienne, se livrait à l'homosexualité! » « Lorsqu'on y a goûté, on ne peut plus s'en passer », ajoute le journaliste sans préciser autrement s'il s'agit de l'un ou de l'autre (*Le Parisien Libéré*, 18-9-1969).

Pour des esprits faibles et devant le manque d'idéaux proposés à la jeunesse (homophile ou non) on comprend, tout en le déplorant, ce goût de l'évasion. C'est pourquoi les pouvoirs publics, s'ils sont aussi bien intentionnés qu'ils le prétendent, devront encourager et aider des initiatives comme *Arcadie* au lieu d'entraver son action sous de futiles prétextes et pour des raisons aussi puérides que périmées.

A propos, savez-vous que le nouveau gouvernement allemand va abaisser le droit de vote à dix-huit ans?

Et in Arcadia ego!

JEAN-PIERRE MAURICE.

IMPRESSIONS TUNISIENNES

par ADRIEN LERTAM.

Plusieurs images de Sidi Bou Saïd coexistent dans ma mémoire : image d'autrefois, celle d'une charmante bourgade endormie où l'on pouvait errer au crépuscule, à peu près solitaire, sur le chemin du marabout d'où la vue s'étendait vers l'arc brumeux et illuminé du golfe; puis, image plus récente, refuge d'artistes, de riches touristes, gens discrets et silencieux qui dissimulaient aux détours des chemins obscurs leurs quêtes nocturnes : une vie sans doute plus ardente qu'il n'y paraissait à première vue; enfin, ces dernières années, un bruissement soudain de jeunesse affranchie, à l'ombre légère des mini-jupes et des blue-jeans, envahissant les arcades jadis muettes, les jardins clos, les ruelles mystérieuses, les placettes ébahies d'affluence inopinée. Une sorte de succursale torride de Saint-Germain-des-Prés avec le léger décalage — oh! à peine sensible — d'une mode qu'un coup d'aile apportait à travers la Méditerranée.

L'heure des foules avait sonné, celle des rêveurs romantiques prenait fin et l'aristocratique bourgade se mettait au rythme du jerk et du gin.

1969 semble avoir de nouveau transformé l'atmosphère. La Tunisie, d'abord fière d'être à la pointe du progrès le pays le plus « in » de l'Afrique, s'inquiète soudain de mœurs qui bouleversent l'immuable société musulmane. Le fkhîh voit sa sagesse mise en doute, l'effendi craint de n'être plus considéré, le technocrate même découvre une futilité qu'il imagine funeste pour la productivité (future).

Et voilà que Sidi Bou Saïd s'assagit, hélas! Les caravanes de touristes organisés défilent, bardées de Hasselblad et de Kanon, mais elles ne s'attardent plus aux détours, ni ne rêvent au pied du marabout : le cornac et le timing n'auto-risent plus les fantaisies ombreuses de jadis, ni celles d'un

bruyant passé récent. La morale y gagne-t-elle? Mais qu'est-ce que la morale? En tous cas le pittoresque perd la partie. Nous voici entrés dans l'ère des curiosités standardisées, conditionnées et aseptisées.

Au-delà du rivage, pourtant, les couchers de soleil sur le lac n'ont rien perdu de leur charme, même si à présent une autoroute relie la Goulette à Tunis et permet d'atteindre trop vite le cœur de la ville : l'avenue Bourguiba.

Tunisie d'autrefois! Intimité des ficus énormes, favorable dès la nuit tombée à la flânerie nonchalamment méditerranéenne! Chacun venait s'y faire admirer et les rencontres imprévues comblaient les vœux des promeneurs! Bien au-delà de minuit la foule fluait et refluaît depuis la gare du T.G.M. jusqu'à la Porte de France et sans doute ce spectacle que se donnaient à eux-mêmes les tunisois, sous ces ombrages romantiques, révélait-il le caractère si sociable des habitants.

Mais les ficus ont été transformés en maigres manches à balai, le marché aux fleurs n'émerveillera plus les poètes : il a disparu, enfin un éclairage à giorno dissipe tout romantisme et toute intimité grâce à une profusion de lustres style sous-préfecture 1900, récemment mis en place. Faut-il que les tunisiens soient race aimable pour que demeure néanmoins quelque possibilité de nouer à la lumière crue des réverbères des relations sympathiques! Du moins avant 22 heures, échéance fatidique où les jeunes doivent aller se coucher, ainsi le veut la loi. Oh! l'austérité bat de rafales orageuses l'été tunisien 1969!

Bien sûr je sais des confrères qui me démentiront. Leur Grâal n'est sans doute ni celui de M. de Montherlant (Nouvelles Littéraires dixit) ni le mien!

Pourtant la police, omniprésente en ce pays, semble réserver ses foudres aux automobilistes car une amusante mésaventure faillit m'advenir au fond d'un cinéma quasi vide où l'agent de service vint me faire ses offres! Le pauvre, à pile ou face, ne pouvait guère plus mal tomber!

Aux pieds des remparts d'Hammamet, André Gide ne flânerait plus : nul n'y pêche aujourd'hui les petits poissons. Dès la nuit tombée la plage n'appartient plus qu'au préposé à la garde des bateaux et seuls quelques squales errent tristement sur la promenade à demi-ensablée. Il paraît qu'on a dû mettre ordre aux débordements des hordes germaniques... (sans doute, s'adressant à un Allemand, qualifie-t-on ces mêmes hordes de gauloises!).

Par contre un bazar d'objets « artisanaux » sans doute « made in Japan » brille de tous ses feux où les touristes standardisés viennent se brûler le portefeuille. Ici la ségrégation joue à plein : d'une part les autochtones, de l'autre, dans leurs camps de concentration « air conditioned », les étrangers. Tout contact est suspect, dangereux, répréhensible, s'il n'est organisé par les Autorités.

La passion d'administrer semble ancrée au cœur des Tunisiens, héritée sans doute des Turcs puis des Français... et dieu sait que les uns et les autres sont orfèvres en matière d'administration paperassière et tatillonne. Pas mal de records du monde de la paperasse sont sans doute battus ici et l'on ne peut que recommander d'amener avec soit un trésor de patience (et de devises fortes) pour faire face à un désordre si minutieusement organisé.

Mais grand merci tout de même aux tunisiens de trouver le moyen, lorsqu'ils oublient leurs fonctions administratives, de rester si charmants pour le « touriste non conforme au modèle breveté par le Gouvernement »!

ADRIEN LERTAM.

JEAN-LOUIS BORY

LA PEAU DES ZÈBRES

« Tribu sombre, damnée mais héroïque »

N.R.F. — 483 p. — 29 F

THÉÂTRE

LES GARÇONS DE LA BANDE

Cela pourrait s'appeler : « Les points sur les i » ou bien encore : « Les pieds dans le plat. » Les auteurs français continuent à se voiler la face avec le drap du vaudeville, les anglo-saxons, poussés par un courant de psychanalyse freudien, s'implantent sur le rivage de Sodome où n'a pas encore abordé le majestueux vaisseau de la tragédie de mœurs. Peut-être demain, verra-t-on débarquer un Tristan et Iseult de l'homophilie — à cet égard le roman est plus avancé — mais, pour l'instant, c'est l'inversion en pantoufles et robe de chambre qu'on nous propose, celle qui met des personnages bourgeois qu'on aurait pu voir dans les pièces de Feydeau devant la grande muraille de Chine de l'homosexualité et qui cherchent à en sortir ou à s'y trouver bien, à fuir un drame qui leur est imposé depuis leur naissance, en plus de celui d'être né. La difficulté d'être et celle d'en être réunies, voilà tout le sujet de ces pièces qui font leur apparition au théâtre, dans le cheval de Troie de la comédie et même comme ici de la bouffonnerie, ce qui peut paraître à beaucoup d'entre nous comme une représentation grimaçante et grossie du fait homosexuel.

On peut faire le même reproche à toutes les pièces qui caricaturent l'amour et le mariage sanctionné par une discipline d'Eglise ou d'Etat. Les dévots peuvent être gênés par Tartuffe, les prévoyants par Harpagon. Rarement d'ailleurs un cocu se dit : « C'est de moi qu'on rit » quand on rit de George Dandin.

J'avoue que les premières scènes de la pièce de Mart Crowley adaptée par Bernard Giquel, qui a remporté un vif succès à New York, m'ont procuré un malaise qui allait jusqu'à la gêne. Elle donnait raison à ceux qui ne veulent voir traiter la question que sous le masque de la tragédie.

Dans la garçonnière de Michaël, aidé par un jeune Donald, on prépare l'anniversaire d'un certain Harold. Le maître de maison paraît demander à l'alcool l'oubli de ce que sa vie quotidienne, ses amours ont de déprimant. Les autres invités arrivent peu à peu, de milieux très différents comme il arrive souvent, un instituteur et son ami, puis un autre garçon qui ne se supporte qu'en se caricaturant, ou

(1) Théâtre Edouard VII.

plutôt en caricaturant les femmes. Il s'occupe du service aidé par un jeune noir, Bernard. Un peu avant que le gros de la troupe n'arrive, Alan, ami de collège de Michaël, marié et père de famille, désespéré, appelle son ami au secours, des sanglots dans la voix et sans pouvoir dire ce qui se passe. Le moment est mal choisi pour le recevoir, d'autant plus qu'Alan ne connaît pas les goûts de son ami, mais son désespoir est si grand qu'il lui dit de passer à la maison. Une mise en scène s'organise pour camoufler les invités, et naturellement dès qu'Alan ouvre la porte Emery pousse un cri de suffragette qui les trahit tous. Les impairs s'accumulent devant Alan, en réalité plus obsédé par son chagrin que frappé par ce qu'il voit et entend. Arrive alors l'ami dont on fête l'anniversaire, Harold, qui n'a pas plus de bagues voyantes que les autres, mais les siennes sont de prix. Son pourpoint est en Chantilly noir, son pantalon de velours incrusté et, au-dessus d'un jabot de dentelle comme en ont beaucoup de très jeunes gens qui courent après les filles, aujourd'hui, il porte une tête blafarde et s'annonce ainsi : « Je suis juif, vérolé et pédéraste. » D'un ton sans réplique. C'est qu'Harold a pris le parti d'afficher un dandisme glacé, un cynisme qui sont une armure supplémentaire. En cadeau d'anniversaire, un petit sportif parfaitement stupide et qui porte au poignet un écriteau : Je te suis offert et je t'aime ! l'embrasse. Entre le cynisme d'Harold et la frivolité agitée d'Emory s'entrecroisent des personnages plus supportables, notamment le couple de garçons dont l'un dit à l'autre : « Je te suis fidèle mais je ne peux pas m'empêcher de chasser... »

Tout univers concentrationnaire, que ce soit celui des philatélistes, du corps enseignant ou du syndicat des comptables de France, amène un certain écœurement.

Les personnages sont en place. Ils peuvent sembler outranciers, guère davantage que ceux d'Anouilh. La pièce commence avec un peu de retard m'a-t-il semblé. Michaël imagine alors un jeu : Chaque invité devra téléphoner à celui qu'il a le plus aimé pour le lui dire. Le gagnant sera celui qui aura obtenu son correspondant, lui aura dit qui il est et qu'il l'aime. C'est le jeu de la vérité.

L'atmosphère a changé, le ton de la pièce aussi. Le présent de chacun recule devant le premier amour, sauf pour deux amis dont le sentiment est tellement actuel que le téléphone intérieur suffit. Le noir essaie de retrouver ses amours enfantines, l'esthète, lui, n'a envie de se téléphoner qu'à lui-même. Le maître de maison n'avait proposé ce jeu que pour que chacun crache une vérité qui lui faisait mal et, du même coup, amener Alan à dénouer la crise qui l'avait poussé vers son ami de collège. Alors qu'il espérait qu'un nom de garçon sortirait peut être de ses lèvres, c'est celui de Catherine, sa femme qu'il avait quittée, qu'il murmure les larmes aux yeux.

La fête est finie. Chacun retourne à sa vie quotidienne avec le petit truc qu'il a trouvé pour la supporter. Toute cette agitation n'aura servi

qu'à ressouder un couple hétérosexuel. « Qui a vu un homosexuel heureux peut se vanter d'avoir vu un pendu sourire », dit l'un des personnages. Ils ont tous donné une leçon sinon de bon goût, de tolérance, tout au moins.

Les *Garçons de la Bande*, remarquablement joué par MM. Robert Benoit, Jean-Laurent Cochet, Gérard Depardieu, Vernon Dobtcheff, Gérard Hérold, Daniel Kamwa, Georges Montillier, Philippe Rouleau et François Timmerman, me porte sur les nerfs et sur ceux d'un public qui, d'abord rit, sourit ensuite et s'émeut, lorsqu'il comprend. Pour cela pardonnerai-je à l'auteur des outrances à certains moments presque insupportables. Le rire, même s'il n'est pas à son avantage, est peut-être le moyen le plus sûr pour approcher l'homme de sa véritable image, de sa vérité et d'en tirer les conséquences. Il se peut qu'il y ait des homosexuels heureux. Ce sont ceux dont on ne parle pas parce que le bonheur est impropre à intéresser.

ANDRÉ du DOGNON.

P.S. : à propos des « *Garçons de la Bande* ».

Les réactions du public homophile à la pièce de Mart Crowley, *Les Garçons de la Bande*, sont assez mitigées, et cela se conçoit.

Il est intéressant, pour cette raison, de lire ce que l'auteur de la pièce déclarait au journal *Sunday Times* du 16 février 1969 :

« Ceux qui pensent qu'il s'agit d'une pièce sur l'homosexualité se mettent le doigt dans l'œil. C'est une pièce sur l'auto-destruction, sur l'acharnement que nous mettons tous à nous détruire nous-mêmes. Pourquoi avoir choisi ces personnages-là plutôt que d'autres ? Ils sont ce qu'ils sont, ce qu'ils sont, ce qu'ils sont. J'ai écrit une pièce, pas un traité de médecine ou de sociologie. La seule chose qui compte, c'est de savoir si la pièce est bonne ou non, si on s'y ennue ou non... J'en ai assez de m'entendre demander : que vont penser les homosexuels de province ou les homosexuels de tel ou tel pays ? Un journaliste m'a demandé si je voulais dire qu'il n'existe pas d'homosexuels heureux. Je n'en sais rien. S'ils existent, ils ne sont pas dans ma pièce, c'est tout ce que je peux dire. D'ailleurs, on n'écrit pas une pièce avec des personnages heureux. Si tout le monde était d'accord sur la scène, les spectateurs s'endormiraient... Ma pièce n'a pas été écrite comme un guide pour touristes. Je sais bien qu'il y a des types d'homosexuels différents de ceux que j'ai mis en scène ; mais je ne pouvais pas introduire encore plus de personnages. Ce que je voudrais qu'on comprenne bien, c'est qu'il ne faut pas confondre les symptômes avec la maladie. Les symptômes, cela peut être l'homosexualité, l'alcool, la drogue ; mais ce n'est là que le début de l'histoire. »

Je ne sais si les lecteurs d'*Arcadie* seront convaincus par cette exégèse. De toute façon, il était bon qu'ils la connaissent.

Peut-être, du reste, seront-ils intéressés d'apprendre que Mart Crowley est un aimable jeune homme de trente-trois ans, né dans le Sud des Etats-Unis, qu'il a subi un long traitement de psychanalyse, qu'il a choisi le métier d'écrivain plutôt que de s'adonner à la drogue (« la seule alternative pour un garçon du Sud des Etats-Unis », dit-il), et que sa devise est : « Si tu ne peux pas être spirituel, sois vulgaire. » Tout cela donne aux *Garçons de la Bande* une certaine coloration qui aide à mieux comprendre la portée de la pièce.

M. D.

CINÉMA

LE SERGENT (THE SERGEANT)

film américain de JOHN FLYNN.

Ce film est adapté d'une œuvre américaine, *L'Etai*, que plus d'un Arcadien a pu lire en un temps où la littérature d'inspiration homosexuelle était moins foisonnante.

Je n'ai pas gardé un souvenir très précis du roman, quant au film ce n'est point par excès d'originalité qu'il est remarquable.

Certes il n'est ni bâclé, ni mal fait, mais que cette petite histoire de l'inclination coupable d'un supérieur pour son ordonnance peut être ressassée.

Tant de fois on a vu deux militaires, deux marins, deux amis s'affronter, rivaliser et finissant soit par s'étriper, soit par tomber dans les bras d'un de l'autre, que *Le Sergent* ne se distinguerait guère si les penchants homosexuels de Rod Steiger n'étaient aussi complaisamment étalés. C'est un nouveau poncif qui fait recette et les industriels de la pellicule ne se feront pas faute de l'exploiter à satiété.

Ici le Sergent, sous-officier blanchi sous le harnois et harcelé par certains souvenirs de guerre, finit par embrasser un jeune soldat sur la bouche.

Douloureuse surprise de l'élu et vertueuse bagarre — qui aboutit in fine au suicide du sergent « vicieux ».

Ce n'est pas un dénouement aussi conventionnel qui surprendra le public de nos salles obscures. Il n'est pas niable qu'il y a certaines notations justes et que Steiger, quand il ne cabotine pas trop, est parfois émouvant.

Quant à John Philip Law — la proie qui se dérobe — il met vraiment un peu plus de temps à comprendre ce qui lui arrive qu'il n'est permis, même à un militaire de carrière.

Je remercie le ciel de n'avoir reçu des sous-officiers qui m'ont « formé » d'autres marques de distinctions que des punitions et brimades.

On était vertueux en ce temps-là

Ce n'est pas ce Sergent pataud qui fera oublier l'admirable **Reflète dans un Œil d'Or**, Steiger Brando et J.P. Law, l'extraordinaire cavalier nu.

Là au moins la fin est morale et le soldat qui ne comprend pas les désirs de son supérieur abattu.

SINCLAIR.

L'ESCALIER

film américain de STANLEY DONEN.

Non, tout n'est pas grotesque ou odieux dans la vie d'un couple, qu'ils soient ou non homosexuels, non il n'est pas ridicule de vieillir aux côtés de celui que l'on a connu jeune et séduisant, non tout n'est pas sordide dans l'existence.

Il convient d'affirmer ces vérités premières avant de parler du film de Stanley Donen, adapté de la pièce de Charles Dyers jouée à Paris l'an dernier mais d'un tout autre ton.

Il y a dans le film une volonté de laideur, de médiocrité, de bassesse et d'avilissement qui était absente de l'œuvre théâtrale, au moins dans sa version française.

Que dire pour prendre un exemple entre cent de cette « trouvaille » cinématographique qui consiste à faire s'ouvrir la boutique du coiffeur presque au milieu d'un cimetière ?

Or Stanley Donen n'est pas Shakespeare, Richard Burton Hamlet et s'il y avait un monologue sur un crâne ce serait sur celui de Charlie, atteint d'alopécie et non sur celui de Yorrick ?

Les deux mères, réduites à l'état d'épouvantails décharnés, évoquent Hogarth et ne font qu'accentuer le côté repoussant de toute l'affaire.

Ne parlons pas du gigolo, aussi laid que demeuré, qu'il n'était pas indispensable de sortir du placard aux accessoires.

Donen n'a reculé que devant une scène ou Harrison, travesti, assis sur les genoux d'un père de famille dans une quelconque taverne se fait, suivant l'expression consacrée, interpellé par un jeune flic et se verra traduit en justice pour avoir troublé l'ordre public.

Par contre au pré-générique nous avons eu droit à la longue exhibition de deux travestis, qui, eux non plus, ne sont pas de première fraîcheur, et chantent une chanson portant le titre du film.

Car l'Escalier on le sait c'est la vie : le gravir n'est pas toujours facile, le descendre plus ou moins péniblement bien moins encore, mais il n'est pas interdit de prendre appui sur un bras secourable lorsque les degrés en sont par trop abrupts.

C'est un aspect que Donen néglige délibérément, sauf aux toutes dernières images.

Drame de la solitude va-t-on nous corner aux oreilles, tout comme pour la pièce **Les Garçons de la Bande** à Edouard VII; comme si les hétérosexuels échappaient à la solitude ou que tous les aspects sordides de l'existence leur étaient épargnés.

Tout ceci on le voit est bien simplet, et ce que l'optique théâtrale pouvait à la rigueur excuser n'a plus de raison d'être dans le film.

Assez curieusement les répliques cinglantes de Harry paraissent émoussées à l'écran et Harrison n'éclipse pas Meurisse.

Quant à Burton c'est un grand acteur et il est probable que même s'il devait interpréter un vaisselier breton, il parviendrait à tirer son épingle du jeu.

Je ne conseillerai à aucun Arcadien d'aller affronter ce monument de vulgarité, de mauvais goût et de laideur.

Si la cité — ce qui reste à démontrer — avait besoin d'un ilote ivre pour mettre la jeunesse en garde contre les périls homosexuels, au moins pouvait-il l'être de bon vin !

SINCLAIR.

RELIURES

1969-1970

La reliure : 15 F

tique » : en rançon de quoi, des dizaines et des dizaines d'amours non moins intéressants et révélatrices sont passées sous silence).

On a donc, assez souvent, l'impression d'un recueil de récits plus ou moins bien reliés les uns aux autres, et qu'il manque, pour unir tout cela, une « vue d'ensemble » du sujet.

Il est vrai que ce siècle foisonnant et bouillonnant que fut le XVII^e est particulièrement difficile à cerner d'un trait unique, lui qui plus qu'aucun autre sut juxtaposer les contrastes, le jansénisme et les messes noires, le libertinage d'un Des Barreaux et le mysticisme d'un Rancé, la tendresse d'une La Vallière (absente du livre de Mme Dulong, on se demande pourquoi) et la fureur d'une Brinvilliers (presque absente aussi... et pourtant, Sainte-Croix valait bien quelques lignes ?).

Mme Dulong ne cache pas son féminisme, ni — à l'occasion — un certain moralisme. Elle n'aime pas les « libertins » ni les « débauchés ». Après tout, c'est bien son droit. Du coup, elle range sans nuance toute l'homosexualité du XVII^e siècle dans l'« enfer ». Des Barreaux, Monsieur frère du roi, Condé, sont dépeints sous les plus noires couleurs. De Vendôme, il est à peine question — et encore, dans les termes mêmes de Saint-Simon.

C'est une surprise, il faut l'avouer, de lire aujourd'hui un livre sur un tel sujet, écrit dans un tel esprit et publié par un grand éditeur dans une collection de grande lecture. Surprise, qui, pour un Arcadien, est assez mélancolique. Se peut-il donc qu'à notre époque une historienne intelligente, cultivée, grande voyageuse (Mme Dulong est l'épouse de Jean Sainteny), soit aussi peu ouverte à la libéralisation des mœurs et de l'esprit qui est une des grandes conquêtes de notre siècle ?

Il est vrai que Mme Dulong reconnaît elle-même, dans son « avant-propos », qu'on peut l'accuser de partialité en faveur des femmes, et qu'un homme eût peut-être écrit différemment ce livre. Sachons-lui gré de cette auto-critique. Après tout, nous-mêmes, Arcadiens, péchons bien quelquefois par excès d'enthousiasme en faveur de notre Arcadie...

MARC DANIEL.

LE TOUR DE JULES VERNE

EN 80 LIVRES

de CHISLAIN de DIESBACH.

Jules Verne n'est évidemment un inconnu pour personne. Surtout pas pour les lecteurs d'*Arcadie*, qui se rappellent l'étude que René Soral lui consacra dans le numéro 87 de notre revue (mars 1961), et qui mettait en lumière les aspects assez troublants de son œuvre. Mais bien peu connaissent tous les romans de cet inépuisable écrivain, et tous les personnages qu'il a créés.

Ghislain de Diesbach, dont nous connaissons l'esprit et l'érudition, a entrepris, pour notre plaisir, de nous faire accomplir *Le tour de Jules Verne en quatre-vingts livres* (1), classant tous les thèmes de cette œuvre gigantesque sous un certain nombre de rubriques, qui lui permettent de faire ressortir la profonde unité du monde vernien à travers la variété des intrigues et des personnages.

Parmi ces thèmes, il est certain que l'amour (l'amour entre homme et femme) tient une fort petite place. L'amitié virile, en revanche, y est souvent poussée jusqu'à une sorte de paroxysme. La « fraternité » est l'idéal de Jules Verne, et son expression revêt une intensité qui laisse rêveur. « Un monde sans femmes », note fort justement G. de Diesbach. Et cela, à l'époque où la femme envahissait toute la littérature...

Quel rapport entre cette tendance et la vie de Jules Verne ? en particulier, quelle est la signification du scandale que provoqua la tentative de meurtre exercée sur lui par son neveu, sur le seuil de sa propre maison ? G. de Diesbach ne nous le dit pas. Son étude se veut essentiellement consacrée à l'œuvre de Jules Verne, plus qu'à sa personnalité.

Il y a, d'ailleurs, une assez étonnante richesse de thèmes dans cet univers romanesque, dont une petite partie seulement est connue du grand public. G. de Diesbach s'y dirige avec maestria, et avec une sympathie qui n'exclut pas, à l'occasion, un humour indulgent et parfois nostalgique pour cette « belle époque »...

Voilà, de toute façon, de quoi passionner tout Arcadien, et faire revivre en chacun de nous le lecteur émerveillé de Jules Verne que nous fûmes tous en notre enfance...

MARC DANIEL.

(1) Julliard, 1969. In-8°, 318 p. Prix : F.

LA POMME DE MON ŒIL

nouvelles de J.P. AUMONT (1).

Tout le monde sait, je pense, que Jean-Pierre Aumont est un acteur de talent — et un homme courageux ainsi qu'en témoigne sa conduite durant la guerre, mais j'ignorais qu'il fût un conteur aimable.

Dans le recueil de quatre nouvelles qui porte le titre assez curieux : *La Pomme de mon Œil* — la pupille pour les anglo-saxons paraît-il — c'est-à-dire ce que l'on a de plus cher au monde, une seule nous intéresse, la dernière.

Elle est intitulée *Yerbas* et a pour cadre une problématique île des Açores.

Dans ce microcosme sévit un vieil homophile qui répond au nom très « meublant » de Damis de Saint-Yves, ainsi qu'une pseudo-baronne allemande sur le retour qui lui dispute ses gigolos ou réciproquement.

Issu de quelque Carpathe, Damis a conquis dans la petite île « une sorte de royauté que nul ne cherchait à lui contester ». Le sujet de la nouvelle, quoique fort plaisamment, ne traite qu'accessoirement de ce personnage assez haut en couleur, de ses mésaventures et de sa philosophie.

Le thème central est plus grave : comment au seuil du troisième âge le chef de la Sécurité — ou premier policier de l'île — Don Balthazar de Cebo découvre en la personne d'un trop séduisant et aristocratique anglais l'amour homophile.

Cette passion tardive pouvait difficilement être partagée — tant que la gérontophilie restera une rareté, il en sera ainsi souvent, je le crains.

Ce qui est dangereux c'est une vie sans réalisation et les conversions tardives sur le plan sexuel sont trop souvent un incendie de forêt.

Le malheureux Baltazar est calciné — je ne vous en dirai pas plus pour vous laisser le plaisir de découvrir ce récit plus profond que les apparences ne le laisseraient supposer.

SINCLAIR.

(1) Julliard.

DANIEL GUERIN

ESSAI SUR LA RÉVOLUTION SEXUELLE

« La liberté pour chacun... »

Ed. P. Belfond — 247 p. — 19,50 F

I - KI résout bénéfiquement
vos problèmes,
professionnels,
sciences occultes sentimentaux...

lignes de la main — cartes — tarots — graphologie
métamorphoses de Royer — formes fortuites de Rorschach
envoûtement — désenvoûtement — retour d'affection

(Nombreuses références)

7, rue Riboulté, PARIS-9^e — Métro Cadet

Téléphone : 523-35-86

HOTEL RÉSIDENCE **

STUDIOS GRAND CONFORT

Ascenseur — Téléphone dans toutes les chambres

30, rue de Maubeuge, PARIS (IX^e) — Tél. : 878-44-82
(métro : Notre-Dame-de-Lorette, Cadet-Lepelletier)

Même Direction : HOTEL LAKANAL

9 bis, rue Lakanal, PARIS (XV^e) — Tél. : 828-09-13

*Ayez des cheveux adaptés,
afin d'obtenir le volume de coiffure désirée*
POSTICHEUR
HOMMES ET DAMES — Spécialiste TOP-MAN
COIFFURE DAMES

RENÉ DUCHANGE

29, boulevard Rochechouart, PARIS-9^e
Téléphone : 878-88-14

JACQUES VOUS REÇOIT

AU PIERROT DE LA BUTTE

DÎNERS — SOUPERS

Menu à 12 F

(fermé le dimanche)

(ouvert tout l'été)

41, rue Caulaincourt, PARIS-18^e — Téléphone : 606-06-97
(Métro Place Clichy — Lamarck)

AU RESTAURANT DE LA CALÈCHE

On y mange de 19 h à l'aube

*Les Arcadiens y sont reçus en amis, dans un cadre intime
et agréable pour y déguster les spécialités du PERIGORD*

Menu à 17 F

(Confits, Cèpes, Foie gras, Cailles, Truffes, etc...)

(Fermé le Lundi)

28, rue Jean-Maridor — PARIS-XV^e

(Métro Lourmel)

Tél. : 533-50-91